



Chroniques droits humains

SÉRIE : DEVOIR DE MÉMOIRE

DÉCEMBRE 2021



Sommaire

1. UN SOUVENIR DOULOUREUX

Voici l'histoire d'un jeune homme qui s'est vu contraint de participer activement au viol collectif de sa mère et de ses sœurs par les Interahamwe. Il fut contraint de se rendre en forêt avec eux. Il y sera initié malgré lui à l'art de tirer et va participer à l'exécution d'une dizaine des femmes. Il parviendra à s'échapper de cette vie, incapable de sauver sa petite-sœur. Mais revenant chez lui, il ne retrouve ni sa mère ni sa sœur. Il ne parvient toujours pas à se détacher de ces souvenirs.

2. LA MORT EN FACE

Ce récit raconte la situation d'une famille obligée de fuir leur maison à l'arrivée des rebelles en 1996. Pour échapper au pire, ils ont dû quitter le toit familial vers un lieu de refuge en bravant les obstacles et en se trouvant face des rebelles armés.

3. LE SURVIVANT...

C'est l'histoire d'un homme et 186 autres personnes qui, durant 5 mois, avaient été torturés inhumainement par des rebelles armés dans la forêt de Yangalwa à Shabunda. Au bout de 5 mois et quelques jours, la chance sourit à cet homme et fit de lui le seul survivant de ces massacres. Malgré cela, la douleur persiste, car ce fut un évènement traumatisant.

4. MON ALBINISME L'A CONDAMNÉ

En période de guerre, les assaillants se servent des femmes et des enfants considérés comme les personnes les plus vulnérables pour assoir leur autorité et leur domination. Est plus vulnérable encore un jeune enfant, Jean, différent des autres par son albinisme qui l'a toujours exposé à des traitements discriminatoires et haineux. Plus douloureux pour lui que cette différence soit la condamnation à la torture, au viol et à la mise à mort atroce de sa mère qui a essayé au péril de sa vie de protéger son enfant des griffes des assaillants.

Un souvenir douloureux

PAR NABAMI NAOMI

C'est dans le village de Kichanga à Bunyakiri dans le territoire de Kalehe que s'était déroulée mon histoire dans les années 1998. L'insécurité battait son plein dans la contrée à cause des rebelles rwandais qui voulaient prendre possession de la cité. Ils procédaient par des tueries des civils, des enlèvements, des viols, des vols, etc. À l'époque, je devrais avoir 15 ans tout au plus. Je vivais avec ma mère et mes sœurs dont l'une pouvait avoir 16 ans et les deux autres 13 et 10 ans. Mon père nous avait quitté une dizaine d'années plus tôt, ma mère ne s'était plus remariée. Un soir, vers 23 h, alors que nous étions innocemment couchés ma famille et moi, j'entendis des coups violents sur le petit enclos en bambous de notre parcelle. Je réveillais alors ma mère pour me rassurer que je ne fusse le seul à avoir entendu. Une fois

que nous étions tous éveillés dans la maison, nous avons décidé de nous enfermer à double tour dans la chambre de ma mère, la seule qui disposait d'une serrure après celle de l'entrée principale de notre maisonnette.

Après quelques coups, la clôture avait dû céder et ceux qui frappaient, étaient alors entrés dans l'enclos. Au bruit de leurs pas, j'imaginai qu'il devrait y en avoir au moins une dizaine. Nous appréhendions la suite, nos cœurs battant à mille par seconde. Ils entreprirent alors de frapper à la porte du salon, tels d'innocents visiteurs. Mais nous faisons silence de mort et avons éteint toutes les sources de lumière dont nous disposions. Le Kinyarwanda étant proche du Mashi, nous pouvions saisir un peu de leur conversation. L'un disait aux autres que la maison semblait inhabitée qu'ils

devraient poursuivre leur chemin à la place de tarder inutilement à cet endroit. Mais les autres persistants étaient convaincus qu'il devrait y avoir des gens à l'intérieur. Pendant que les uns continuaient de discuter, on entendit un bruit assourdissant provenant de la fenêtre de la cuisine. Ils avaient cassé la fenêtre et entraient maintenant dans la maison via celle-là.

À travers les planches de la porte de la chambre où nous étions cachés, on voyait des faisceaux des lampes torches. Ils circulaient dans la maison, nous ignorons à la recherche de quoi. Ils semblaient ne rien trouver. Car, je dois signaler que nous ne possédions pas vraiment grand-chose excepté une table basse en bois, 3 tabourets, deux casseroles, un bidon d'eau et quelques assiettes et gobelets.

J'avais pris soin de cacher ma précieuse radio en dessous du lit dans la chambre de ma mère et le peu d'argent que j'avais gagné ce mois se trouvait en sécurité, pensais-je, dans les poches de mon pantalon. Nous avions tellement peur, mes sœurs sanglotaient à voix basse dans la pièce. Je sentais la respiration haletante de ma mère et cela bien que je ne pouvais la voir dans ce noir, j'étais sûr qu'elle devait avoir une peur bleue. J'étais l'homme de la maison et tous les espoirs reposaient sur moi, je me devais donc de rester concentré et de garder mon calme afin de rassurer les autres.

Les intrus continuaient de circuler dans la maison, prenant leurs aises et nous déstabilisant de plus en plus. Il leur fallut une dizaine des minutes avant de se

rendre compte de l'existence de cette porte close. Ils poussèrent la porte de force, mais elle résista, c'est alors qu'on entendit un coup de feu dans la serrure et la porte céda. À l'entente de ce coup de feu, une personne d'entre nous avait pissé dans ses vêtements, je ne saurais pas dire qui c'était.

Je sentais juste que je me tenais désormais debout dans un liquide tiède, mais je n'y faisais pas trop attention en raison de la peur. Je gardais mes yeux fermés, espérant qu'ainsi ils ne me verraient pas et je tremblais de tout mon être. Je me souviens de la sueur qui coulait sur mon front tel un flot d'eau. Ils nous intimèrent de sortir tous de la chambre, les mains sur la tête et nous dirigèrent au salon, leurs armes pointées sur nous. J'ouvrais mes yeux et cherchais du regard

ma mère, mais elle fixait le sol, je regardais mes sœurs allant de la plus jeune à la plus grande. Je voyais dans la pénombre que ces hommes étaient au nombre de neuf en comptant celui qui était resté dans la chambre de ma mère, je suppose, pour fouiller s'il y a quelque chose de précieux qui s'y trouvait.

Ils nous demandèrent si nous avions d'argent, on refusait en secouant les têtes. Ensuite, l'un d'entre eux prit ma mère, lui soulevant la tête brutalement, il lui demanda où était son mari. Elle répondit qu'il était déjà décédé. C'est alors qu'il lui rit au nez comme si elle avait dit une chose drôle. Il la poussa par terre, je tentais de m'avancer pour la relever, mais un autre me maîtrisa en me cognant très fort au dos par la partie arrière de son fusil. Il se mit au-dessus de ma mère, déchirant ses vêtements, il la viola sauvagement et nous étions tous obligés de regarder.

Les larmes de haine, de rage, de colère et d'impuissance perlaient sur mes joues. J'aurais tellement aimé ne jamais avoir existé pour vivre ce moment. Les autres bandits semblaient apprécier le spectacle, acclamant leur ami lorsqu'il eut fini sa besogne. Après lui, 3 autres passèrent sur ma mère. Je la regardais, elle était là allongée,

le regard vide, les larmes coulant silencieusement de ses yeux.

Comme si cela ne suffisait pas, ils m'ordonnèrent de violer aussi ma mère, me traitant de sale puceau. Je ne voulais pas faire ça, c'était inconcevable et inadmissible pour moi. Ils me laissèrent le choix entre violer ma mère ou bien prendre une balle entre les deux yeux. À l'écoute de cela, ma mère me dit de faire ce qu'ils disaient... ça restera l'évènement le plus atroce et le plus traumatisant de ma vie. Je déteste m'en souvenir.

Pensez-vous peut-être qu'ils se limitèrent au viol de ma mère. Euh bien non, ils violèrent tous collectivement mes deux sœurs épargnant seulement la plus jeune. J'imaginai peut-être que c'était à cause de son âge. Mais chose étonnante est qu'après tout cela, ils me prirent avec eux et mes deux jeunes sœurs. Laisant ma mère et ma grande-sœur en larmes, nous nous dirigeâmes vers la forêt. Ils me faisaient porter leurs bagages dans un lourd sac.

J'étais en avant sur la ligne et eux derrière avec mes deux sœurs qu'ils prenaient en otage. Je tournais de temps en temps le regard pour me rassurer qu'elles étaient toujours là. Il faisait déjà jour lorsque nous atteignîmes un terrain

large au milieu de la forêt, avec des tentes et de petites maisons en bois. Des jeunes vinrent me décharger de mon fardeau. Mon premier réflexe fut de chercher mes sœurs, mais je n'en vis aucune. Je me demandais ce qu'ils avaient bien pu faire d'elles.

Il y avait tellement d'autres personnes là-bas, je ne pouvais savoir qui était qui et pour quelle raison ils s'y trouvaient. Mais ce qui est sûr la majorité possédait des armes, des couteaux, des machettes et/ou des bâtons, et étaient chaussée en babouches. Je jetais des regards aux alentours, à la recherche d'une éventuelle issue. Il fallait que je m'échappe, je ne voulais pas demeurer prisonnier ici. Je me devais de retrouver ma famille et de la réunifier. Il le fallait, je ne savais pas comment j'allais m'y prendre, mais je savais que j'allais le faire. Un homme d'à peu près une trentaine d'années vint me ligoter les mains et me traîna dans une case que je n'avais pas encore repérée jusque-là. Elle empestait, il y avait plein d'autres jeunes enfermés dedans. Je pus me reposer de toute cette fatigue.

Des heures plus tard, je ne saurais dire quelle heure exactement ou même quel jour, car j'ignore combien de temps j'étais resté endormi, le même homme qui

m'avait entraîné ici, revint en compagnie d'autres hommes armés. Ils nous dirent de nous lever et de nous mettre tous en file. Ils nous conduisirent un peu plus loin de la base dans les bois.

On y retrouva d'autres hommes armés et une dizaine des femmes et jeunes filles attachées chacune à son tronc d'arbre. Je me demandais ce que nous allions bien pouvoir faire, j'avais peur. En dévisageant ces femmes, quelle ne fut pas ma désagréable surprise de reconnaître parmi elles ma sœur, pas la plus jeune, celle qui venait juste après moi. Elle semblait angoisser et avoir l'air souffrante et épuisée. Ses jambes étaient tachées de sang et elle était vêtue d'un simple pagne comme toutes les autres femmes présentes d'ailleurs.

J'avais envie de courir pour la libérer, mais mes jambes restaient immobiles, trop des scènes traversant mon esprit. J'avais aussi peur que l'on découvrit que je la connaissais. Mais qu'avaient-ils bien pu faire d'elle pour qu'elle se retrouve dans un tel état? Et tel un lâche, je me fondais dans la masse avec les autres hommes. J'avais un mauvais pressentiment.

Quelques minutes plus tard, on nous déligota les mains, les autres jeunes garçons et moi. Ensuite,

ils nous donnèrent à chacun une arme en nous disant que c'était notre jour de chance, que nous allions apprendre à tirer. Ils nous apprirent comment tenir une arme et appuyer sur la gâchette en direction de la cible. Le premier d'entre nous, semblait faire moins de mon âge, il était tout tremblant avec son arme en main. On lui dit de viser une des femmes sur les troncs d'arbre. À signaler qu'entre nous et ces femmes, il devrait y avoir une distance de six à sept mètres. Il tira une première fois et rata sa cible, on lui cria dessus le traitant d'incapable, de sous-homme. Ces femmes étaient vivantes et on les considérait comme des gibiers. C'était vraiment révoltant. Et ce qui était grave, ils ne nous laissaient pas vraiment de choix. Soit on tirait sur ces « cibles » ou bien eux tiraient sur nous.

Celui dont le tour venait juste avant moi avait pris l'initiative de tirer sur ma sœur. Je n'oublierai jamais la panique que j'avais vue dans le regard de ma pauvre sœur. Il ne l'avait pas raté. Un seul coup avait suffi pour lui arracher la vie. Et bizarrement je me sentais soulagé parce que non seulement je n'aurais supporté qu'elle me voie tirer sur quelqu'un ou pire sur elle, et encore moins de la voir souffrir plus.

Je dirai que j'eus la chance de voir qu'on avait accordé la dernière femme à un autre jeune qui était avec nous. Car il semblait le plus effrayé de nous tous. Toutefois, je ne parvenais pas à me défaire de l'image de ma sœur. Je culpabilisais tellement pour sa mort.

À la fin, nous les avions abandonnées là, je ne sais pas si

quelqu'un avait pris la peine d'enterrer les corps. Nous étions retournés à la base en pleine journée et nous estimant initiés à la vie militaire, ils nous laissaient circuler librement dans la cour et nous donnaient même de la nourriture. J'avais demandé à un autre jeune s'il n'avait pas vu de petites filles ici. Il me dit alors que toutes les plus jeunes étaient les femmes du chef et que personne n'avait le droit de les toucher. Elles étaient enfermées dans la case du chef. J'imaginai que ma plus jeune sœur devrait faire partie de celles-là. Je compris alors pourquoi elle avait été épargnée du viol à la maison... quelques jours plus tard, on me confia la mission en compagnie de cinq autres jeunes d'aller décharger un camion qui se trouvait à une centaine de mètres d'où nous étions. Sur le chemin de retour,

nous étions tous chargés des sacs de farine, d'haricots ou de riz. J'avais mon fusil en bandoulière et deux sacs de riz sur la tête. J'avais laissé mes compagnons avancer plus vite que moi.

Arrivé à un certain niveau, je les voyais à près de 5 mètres de moi, c'est alors que je pris une autre courbure. Je me déchargeais soigneusement des sacs et de l'arme que je prenais soin de cacher sous des feuilles mortes et je me mis à courir, les jambes au coup sans jeter un regard en arrière. Je risquais le tout pour le tout. Je n'avais aucune idée de la direction que je prenais, je ne faisais qu'avancer. Je tombais et me relevais, poursuivant ma course à toute allure. Par la grâce de Dieu, après des heures de course je finis par atteindre un village. Je ne pouvais savoir où j'étais, en demandant mon chemin je découvris que j'étais à peu d'une journée de marche de mon village. Je me

reposais un peu et me remis en route. En arrivant chez moi, je fus non seulement choqué, mais aussi déçu de ne pas y retrouver ma sœur et ma mère.

On m'apprit qu'elles étaient parties sans dire à personne où elles allaient. Je faisais le tour du quartier et je constatais que beaucoup des maisons étaient désormais inhabitées, les rebelles avaient dû passer partout. Il était imprudent de rester dans ce village, c'est ainsi que je m'étais décidé de prendre la route de la ville de Bukavu afin de voir si je trouverai mieux.

Je suis passé de travail en travail pour survivre, et aujourd'hui je ne parviens pas toujours à oublier ce que j'avais vécu et je n'ai jamais revu mes sœurs et ma mère. Je ne sais même pas si elles sont toujours en vie. Je ne cesse de penser à elles, surtout à la plus jeune et de prier pour elles.

La mort en face

PAR RUSANGIZA GUILLAUME

C'était un certain 29 octobre 1996 vers 9 h du matin, après deux semaines de stress sous un choc avec des nouvelles d'une guerre de libération qu'on apprenait par une famille rwandaise Hutu qui logeait dans notre enclos. Les coups de balles et les roquettes qu'on attendait provenaient de l'armée rwandaise.

Vers 13 heures une famille des réfugiés Hutu (la mère et ses deux fillettes) prirent fuite vers Kisangani. Le père avait disparu jusqu'aujourd'hui. Le 30 octobre 1996 à 11

h, je suis sorti de la maison (vers l'avenue Route d'Uvira) pour aller chercher à manger pour la famille. Une fois au marché de Kadutu, j'ai appris que Monseigneur MUZHIRWA était assassiné par les militaires étrangers. Toute de suite, je suis rentré à la maison ; en y arrivant avec beaucoup de peur, j'ai annoncé la nouvelle à mon épouse, les enfants et les autres membres de la famille. Tous effrayés par la mort de l'Archevêque, nous avons décidé d'aller en refuge sans trop savoir où. Mais en cours de route, nous nous sommes décidés

d'aller à l'ITFM dans la commune de Kadutu.

Nous sommes arrivés vers 17 h 30 en passant par une petite clôture en bois. Nous nous sommes forgé le chemin puisque la porte principale était fermée. Nous fumes accueilli par un frère de la Charité qui regrettait lamentablement de nous voir venir en refuge chez eux au moment où les gens qui y étaient (les réfugiés rwandais) avaient pris fuite aussi en y laissant tout. Cependant, nous avons été accueillis dans la grande salle de l'ITFM où nous rencontrons les hab-

its, de l'eau, le haricot au feu, mais non cuit, les béquilles, etc. La salle était vraiment en désordre du fait que nos prédécesseurs s'étaient enfouis sans rien apporter. Par-là, nous avons appris que le lieu de notre refuge était mal choisi, mais on y pouvait rien. Vers 18 h, j'ai quitté la salle avec mon petit frère enseignant à l'ITFM pour aller chercher un nouveau refuge dans le quartier en haut de l'école. En arrivant dans le bois, nous avons été surpris par trois militaires avec des mèches sur la tête, bien armés avec trois otages ; ils nous interpellèrent de nous arrêter, les mains à l'air. C'était la fin du monde pour moi et mon petit frère.

L'un d'eux nous demandant « où sont vos cartes de citoyen et/ou allez-vous à cette heure ? » les deux autres nous fixaient sérieusement le regard. Je me disais que c'était fini. J'étais sur le point de laisser ma famille. J'avais ma carte de citoyen sur moi. Mais, je tremblais de peur et j'avais fouillé mes poches sans rien trouver, alors que ma carte se trouvait dans l'une de mes poches de pantalon. On nous fuyait partout ils nous regardaient les jambes, le front. Ils disaient que nous étions des espions. Je m'expliquais en disant que j'étais infirmier et mon frère enseignant à l'ITFM. Non satisfaits de mes

explications, ils commencèrent à assassiner les otages, une personne après une autre. Ne sachant plus quoi faire, j'ai commencé à prier, du coup la providence divine nous est tombée quand notre tour arriva. Étant avec mon petit frère et moi, un homme avec un bidon d'eau de 20 litres survient ; il puisait de l'eau pour les militaires. Aussitôt, il nous dit bonjour : « bonjour Muganga ; bonjour Mwalimu ». Un des militaires lui demanda s'il nous connaissait. Il répondit par un oui.

Toujours leurs mains à la gâchette, un militaire nous dira « rentrez d'où vous êtes venu, là où vous allez il n'y a plus personne, les gens de ce quartier on fuit puisqu'ils nous ont vus bruler une personne. Rentrez et ne regardez pas en arrière... » Nous sommes rentrés les mains en l'air sans regarder derrière ; nous descendîmes jusque dans la salle pour rejoindre la famille, sans rien dire sans bruit, sans manger, sans nous couvrir nous avons passé une nuit pénible, traumatique. Très tôt le matin, nous avons décidé de rentrer chez nous. Il était le 31 octobre 1996. Ce matin-là, près de l'ITFM, nous avons vu des cadavres d'une famille. Le père, la mère et leurs deux enfants étaient tous morts. Un bébé de la même famille tremblait de froid. Il était mouillé

de la pluie de cette nuit et plein de sang de sa maman. La fillette fut récupérée par les frères de la Charité.

Certes ces militaires nous voyaient quand on se forger le chemin pour entrer dans l'enclos de l'ITFM et ces 20 minutes qu'on a passées devant eux n'était pas de notre force, mais la volonté de notre

Seigneur.

Cet évènement malheureux reste gravé éternellement dans ma mémoire et même dans ceux de membres de ma famille, car souvent j'attends mon épouse et mes 5 premiers enfants en train de narrer à mes petits-enfants la distance qu'ils ont du marché à pieds du domicile vers le lieu du refuge.

La survivant...

PAR IRAGI ROSETTE

Les faits se sont déroulés dans l'intervalle du mois d'octobre 2006 au mois de mars 2007 à Nindja. Actuellement j'habite à Nindja, je suis marié et père de trois enfants. En 2006, je n'étais qu'un étudiant et pendant mes heures libres, j'encadrais les jeunes de mon Église. J'habitais à Nindja avec mes parents. Le matin du 3 octobre 2006, comme d'habitude, je me suis rendu aux cours. La journée s'étant bien finie, je pris la route pour la maison avec des amis. On s'est ainsi séparé et chacun a pris son chemin pour la maison. À mon arrivée, je me suis reposé un peu et vers 19 h je me suis mis à prépar-

er le thème à débattre demain avec les jeunes. Ma Bible était à ma portée, car j'y tirais quelques points importants. Aux environs de 21 heures, alors que j'avais à peine fini mes préparatifs, j'entendis des gens frappés à ma porte. Ils parlaient kinyarwanda et un peu de swahili. En entendant cela, je me suis mis à paniquer. Mon corps tremblait et mon cœur se mit à battre très fort. J'ai pris mon courage et je leur ai ouvert la porte. C'étaient trois hommes, ils m'ont pris par force. Ils m'ont attaché violemment les mains et les pieds avec des cordes et m'ont jeté sous le lit. À cet instant, ils se mirent à prendre tout

ce qu'ils jugeaient important, ils ont même pris ma Bible.

Vers 21 h 30, ils me traînèrent dehors et pendant ce temps, je vu mes parents allongés par terre, sans vie. Nous vivions dans une même parcelle, mais dans différentes maisons. Ils avaient été torturés et tués pendant que j'étais dans ma maison. Je n'avais rien entendu. Que ce ne soit des cris, des pleurs, rien du tout. Mon cœur fut transpercé de douleur, de haine et de peine. Ils étaient là à terre et le sang coulait à peine. Ils avaient déjà rendu l'âme. J'ai été ainsi conduit vers d'autres victimes. Elles étaient originaires des différentes chefferies. Et partout où ils prenaient des otages, ils laissaient des victimes tuées avec beaucoup de cruauté. Ils nous attachèrent ensemble avec une longue corde et nous menèrent jusqu'à leur

campement situé dans le groupement de Iregabaronyi. Donc en cette même nuit, nous marchèrent tout en étant attachés de Iyembe jusqu'à Iregabaronyi. Le matin du 4 octobre 2006, nous étions arrivés dans la localité de Kashé. Nous étions fatigués, nous avions faim et soif. Nous n'avons pas connu de repos en plus dans cette fatigue, nous étions torturés par des coups de bâton.

Vers 7 h du matin, je ne m'en rappelle pas très bien, nous nous sommes reposés à Kashé. Quelque temps après, pendant le repos, nous avons fait la rencontre d'une femme enceinte de 9 mois. Elle a été prise de force par l'un de ces rebelles. À cet instant, il prit une machette bien aiguisée et lui fit une ablation des seins, il les braisa après avoir allumé le feu et l'ordonna de les manger presque crus. Après

cela, il prit de nouveau un couteau aussi bien aiguisé que la machette, il mutila ses organes génitaux et l'ordonna de nouveau de les manger après avoir été braisés. Nous étions là en train d'assister à cette torture inhumaine. Elle pleurait, elle criait, mais il n'y avait personne pour l'aider. Nous n'avons jamais pris part à une telle torture. Et pour finir le « spectacle », il amena un couteau chauffé à blanc. Avant de l'éventrer, il la supplia de ne pas trop bouger pour ne pas abimer son couteau et c'est alors qu'il l'éventra. Nous vîmes deux fœtus sortir de son ventre. Elle s'allongea à terre et rendit l'âme sous une torture sans cœur et sans pitié. Nous reprîrent le chemin, nous marchèrent pendant deux semaines, hommes, femmes, filles, garçons confondus avec des petites pauses, sans eau ni nourriture. À

deux semaines de marche, nous étions arrivés à Shabunda. Nous avons été conduits dans la forêt Yangalwa, toujours à Shabunda. À cet instant, nous étions à 186 personnes parmi lesquelles les hommes, femmes, filles, garçons. À notre arrivée, d'autres rebelles étaient installées dans cette forêt. C'était le lieu officiel où ils campaient parce qu'ils étaient nombreux. Ils avaient construit un cercle des nombreuses grosses croix. Chacun de nous fut attaché sur sa croix, mais cela était fait à tour de rôle parce qu'il n'y avait pas assez de croix pour tout le monde. Après avoir été attachés, ils nous dirent ce qui suit : « Chakula yenyu, muta enda na kula tabu, mateso, mawazo na masumbuko ». Ce qui veut : « Pour nourriture, vous vous nourrirez de problème, souffrance, pensée et perturbations ». Par ceci, ils voulaient dire que chaque personne de sexe masculin recevra 450 coups de bâton répartis comme suit : 150 le matin, 150 à midi et 150 le soir et chaque personne de sexe féminin recevra 150 coups : 50 le matin, 50 à midi et 50 le soir. Effectivement, ces coups de bâton nous ont été administrés selon l'horaire qui avait été établi. Je vu des femmes, des filles, des garçons, des hommes se faire battre plus que des animaux. Des actes inhumains se produisaient

dans cette forêt. Des filles et des femmes violées cruellement. Des cris et des pleurs retentissaient dans cette forêt. Un matin, l'un des rebelles proposa une idée à ses compagnons, laquelle fut validée. Juste après, il apporta une radio, ensuite il mit de la musique à l'aide d'une cassette. C'était la chanson « Toko voter Kabila » de la période des élections de 2006. Il ordonna à chacun de danser tout juste après avoir été battu sans vêtements. Les filles et les femmes dansèrent nues devant nous les hommes. Les bonnes danseuses avaient comme récompense, le viol. Les autres, par contre, recevaient des coups de bâtons. Pour les hommes, il n'y avait pas de récompense. La mort pour ceux qui ne dansaient pas avec vivacité. Nous dansâmes avec une énergie folle, sans vêtements, hommes et femmes confondus, par peur de mourir.

En dépit de ces souffrances, nous ne mangions que deux fois la semaine. Ils nous servaient, comme nourriture, des viandes des personnes mortes qu'ils tuaient et nous les servaient comme nourriture après cuisson. Nous mangeâmes nos compagnons avec du fougou. Comme sauce, ils firent un bassin, ils urinèrent et nous donnèrent. Ils nous ordonnèrent de manger et de tout finir. Il y a de ces jours où nous

ne mangions que des bananes vertes cru. Nous vécûmes dans cette souffrance durant 5 mois. Pendant que nous étions nourris comme des sauvages, les rebelles mangeaient la nourriture de bonne qualité (des sardines, pains, biscuits, fromages...) qui leur était livrée presque chaque semaine à l'aide des avions, sans oublier des munitions, des appareils électroniques, des nouvelles armes, des bottes... Mieux encore, ils étaient remplacés par d'autres après trois jours afin de brouiller leurs pistes et portaient des sobriquets pour ne pas être retrouvés plus tard. Quelques jours s'écroulèrent depuis la séance de la danse... Toujours dans la même souffrance, un jour était comme une vie entière, une éternité. J'étais à bout de mes forces. Je n'avais qu'une envie, mourir. Le nombre avait diminué, on n'était resté à peu près 30 personnes, si je me rappelle bien. Mais je me souviens qu'à cet instant, toutes les filles étaient déjà mortes et presque tous les garçons. Le nombre des femmes n'était plus promettant. Elles étaient au bout de leur force. Il y avait plus d'espoir. Nous allions tous mourir soit de faim et de soif ; soit de torture due aux coups de bâtons. Un jour le soir, un des rebelles nous demanda de choisir de porter la culotte ou le singlet. C'était une proposition en or. Pr-

esque tout le monde voulait d'une culotte ou d'un singlet parce que cela fait plus de deux mois que nous n'étions presque pas habillés. Sous le froid de la nuit, aucun d'entre nous n'allait refuser une telle proposition. Parmi les 30 personnes restantes, des volontaires se sont présentés à lui. C'était plus de la moitié d'entre nous. Il les divisa en deux groupes, ceux qui avaient opté pour la culotte, d'une part, et, d'autre part, ceux qui avaient choisi le singlet. Ils y croyaient, mais à leur grande surprise il prit une machette. On amputa les jambes de tous ceux qui avaient choisi la culotte. Ils se mirent à saigner, à crier, à pleurer. Les larmes étaient notre nourriture quotidienne. Ils n'arrivaient plus à marcher et à force de perdre beaucoup de sang, ils finirent par rendre l'âme. L'autre groupe qui avait choisi le singlet, les bras leur ont été arrachés à coup de machette. Personne pour nous venir en aide. Il n'y avait personne pour nous entendre. Ils ont également perdu la vie. Après cela, il fabriqua un marteau à l'aide d'un morceau de bois et se mit à nous marteler les genoux à tour de rôle. Les os se brisaient douloureusement. J'étais là sans force, tremblant de peur. Moi qui ne pouvais même pas me sauver, comment j'allais m'y prendre pour nous venir en aide ! A ce

moment-là, nous n'étions qu'à 5, les autres étaient déjà morts. Je ne sentais plus mes jambes, je me sentais paralysé. Il l'avait fait sur ordre du chef pour nous empêcher de nous enfuir. Quelques minutes plus tard, il prit des lances et les chauffa à blanc et nous perça les cuisses, le ventre, le cou... selon qu'il le décidait pour chacun. Ensuite, à l'aide de ces lances, il se mit avec ses compagnons à suspendre trois d'entre nous. La lance passait par le ventre pour sortir à la bouche en traversant la poitrine. Toute la nuit de ce jour, ils étaient suspendus comme des insectes. C'est ainsi que ces trois autres victimes perdirent leur vie. À cet instant, nous ne restions qu'à deux. Malheureusement, mon compagnon n'a pas survécu longtemps. Il fut brûlé vif quelques jours plus tard en étant attaché dans un gros récipient en cuivre. Le changement des rebelles venait à peine de s'effectuer, j'étais toujours attaché et vivant. À ce moment-là, je vus l'un d'entre eux du nom de Léonard venir à moi. Il m'avait reconnu à partir de la tâche que j'exerçais dans mon Église à Nindja. Il me prit tard la nuit et me fit évader de cette forêt. Il me porta au dos parce que je ne pouvais pas marcher en me faisant boire de l'eau sucrée. Nous avons marché pendant deux semaines. Il me fit arrivé à Kafukiro dans

Nindja, m'abandonna au bord de la route et partit.

Je fus conduit au centre de santé par des personnes qui m'avaient retrouvé sur la route. J'ai été soigné physiquement, mais psychologiquement je n'ai pas guéri. Après, j'ai dû quitter Nindja pour Kaniola par peur d'être retrouvé. Mais, quelques années plus tard, j'ai fini par y retourner lorsque je me suis marié parce que c'est là qu'il y avait mes terres. Malgré les soins, je repense chaque jour à ces atrocités. Je fais des cauchemars, j'ai du mal à travailler correctement. Les victimes qui ont péri, sans oublier mes parents, ne verront plus leurs familles, leurs amis. Ces rebelles ont agi de manière cruelle et inhumaine. La justice devrait être faite en l'honneur de toutes les victimes des massacres de Kaniola, de Nindja et partout en République Démocratique du Congo. Malheureusement, personne pour plaider en leur faveur, car les massacres se multiplient et les responsables de ces actes agissent toujours.

Mon albinisme l'a condamné

PAR DANIELLA BAPOLISI

Naître différent des autres, grandir dans l'ombre de sa maison, ne pas pouvoir jouer comme et avec tous les autres enfants de son âge ; tel est le sort de Jean, un jeune albinos avec qui la vie n'a pas été tendre. Au-delà de son albinisme, la guerre de 1996 a été un coup de plus pour ce jeune homme à Uvira sa ville natale. Je suis albinos et cela a toujours été une source de stigmatisation partout où je vis. Dans ma famille à ce que je sache, je suis le premier à être ainsi. Mon enfance je l'ai passé entre le champ et notre maison. De

peur de voir les gens se moquer de moi ou me lancer des mots blessants, ma mère n'a pas voulu que j'aille à l'école comme tous les enfants du village. À l'époque, elle pensait que c'était la meilleure façon de me protéger du monde. Cependant, elle aurait dû savoir que ma lutte sera éternelle et que je devrais plutôt affronter le monde pour être plus fort surtout mentalement. Étant remarquable par ma peau, mon albinisme va me faire perdre la personne merveilleuse qui m'a mis au monde et m'a donné tout son amour, ma

mère. Elle s'est sacrifiée pour que j'aie la vie sauve, moi son fils cadet, son enfant chéri.

Tout bascula au matin du 6 octobre 1996, alors âgé de 10 ans, j'étais avec ma mère et mes frères au champ familial, dans notre village de Kidoti. Soudainement, nous avons entendu au loin des cris et des tirs. Alertés, mes frères et moi sommes allés voir ce qui se passait. C'est avec horreur que nous avons constaté que des éléments armés étaient en train de tuer des gens dans notre village à 2

kilomètres de Lemera, dans le territoire d'Uvira. Il y avait des éclats d'obus et de nouvelles fosses où on pouvait voir des corps sans vie. Mes frères aînés, David et Joseph, m'ont demandé de vite partir et prévenir ma mère que nous devions absolument fuir. Ils sont restés derrière pour essayer de récupérer de l'argent et quelques affaires importantes. Quelques heures plus tard, ils nous ont rejoint ma mère et moi pour quitter le village.

Ce même jour après une longue marche, nous nous sommes retrouvés dans le village de Lemera. Juste le temps de reprendre un peu notre souffle, les assaillants étaient déjà au niveau de l'hôpital de Lemera et donc il fallait trouver une autre issue. Parmi nos voisins rescapés, ceux qui avaient du mal à comprendre mon albinisme me pointaient du doigt en disant que je leur portais malheur et que c'est parce que je suis albinos que les dieux ne veillent pas sur eux, que j'étais porteur de mauvais « djinn ». Pour eux la solution était que je sois abandonné sinon ma famille ne pouvait plus continuer avec eux. Étant orphelin de père depuis ma naissance (mort en décembre 1986), ma mère n'avait que mes frères et moi comme seul appui. Ma famille paternelle l'ayant chassée après le décès de mon père et sa propre famille se trou-

vant à Idjwi très loin de Kidoti, elle ne pouvait compter sur personne d'autre pour veiller sur nous. J'étais son fils cadet et elle me surprotégeait vu que j'ai grandi en étant stigmatisé au sein du village. J'étais mis à l'écart et personne ne voulait s'approcher de moi, même les enfants de mon âge. Je ne pouvais que compter sur mes deux grands-frères et ma mère, car ils m'avaient donné tout l'amour possible pour me faire oublier que j'étais différent par ma peau. Et donc pour eux, il était hors de question de partir sans moi, alors le groupe continua sans nous.

Ainsi, nous avons passé cette nuit dans une maison abandonnée en espérant atteindre la pleine de la Ruzizi dans les jours suivants et aller à Idjwi chez mes grands-parents maternels. Affamée, des balles crépitant çà et là, la peur se lisait dans nos regards. Ma mère nous motivait autant qu'elle le pouvait en nous disant que notre feu père veillerait sur nous et qu'il nous montrera le chemin. Ainsi, nous avons atteint un autre village de Kiliba après une semaine de marche, où la tension était palpable et les gens fouillaient déjà. Heureusement, ma mère rencontra un cousin de mon père qui nous a pris sous son aile, nous offrant à manger avant de reprendre la route le lendemain. Ensemble, nous avons quitté Kiliba pour nous

rendre dans la plaine de Ruzizi. Quelques jours plus tard toujours en octobre 1996, nous avons appris que les assaillants ont pris d'assauts Kiliba et Bweraga ; qu'il nous était dangereux de passer par la pleine à cause des barricades des rebelles. Nous devions donc envisager de prendre la route de Fizi et atteindre Bukavu le plus tôt possible. Au cours de ce périple, pour un jeune de 10 ans, j'ai vu des personnes décapitées, des femmes mortes éventrées, des enfants pleurant sur les corps sans vie de leurs parents. La guerre est la chose la plus inhumaine à vivre, douloureux de voir à quel point l'homme peut être traité comme un animal qu'on peut égorger sans remord.

Après quelques jours de marche, nous sommes arrivés à la paroisse de Nakiliza à Fizi. Là on nous a donné quelques provisions, mais nous ne pouvions pas rester parce que d'après les rumeurs, les assaillants étaient en route et détruisaient tout sur leur passage. Nous avons ainsi pris le chemin vers la grande réserve d'Itombwe que nous devions contourner pour arriver à Mwenga et ensuite Shabunda. Mais là non plus ça n'a pas été facile pour nous, surtout pour les autres qui m'injuriaient ou me regardaient avec dégoût à cause de mon albinisme. Dans la

nuit, pendant que l'on se cachait, quelques assaillants surgirent. Certains avaient des fusils, d'autres des machettes et des armes blanches. Ils nous ont encerclés en nous demandant de leur donner tout ce que nous avions sur nous. Je me rappelle, pour ne pas être vu, ma mère m'avait caché sous son pagne ; elle savait qu'étant le seul albinos du groupe j'étais déjà destiné à mourir sous leurs coups. L'un d'eux s'approcha de ma mère en lui demandant ce qu'elle cachait sous son pagne. Il pensait que c'était des provisions. Il n'y avait rien, répondit ma mère. Malheureusement, un de nos compagnons de fuite dit aux assaillants que ma mère cachait un albinos et que j'étais son fétiche. La brutalité avec laquelle j'ai été projeté au sol est jusqu'aujourd'hui inimaginable. Du sang coulait de mon nez, ma mère était en pleurs et mes frères essayaient de se débattre pour se mettre devant moi et me protéger.

La scène la plus effroyable et indélébile à mes yeux est celle de voir ma mère être traitée de sorcière par le simple fait d'avoir un enfant albinos. Était-ce un péché de naître albinos ? Était-ce un crime pour une mère de vouloir protéger son fils ? Ces hommes mirent ma mère à terre et commencèrent à la rouer des coups comme s'ils frappaient un sac de

ciment. Je n'étais qu'un enfant, mais je ressentais ces coups sur moi. Ligotés comme des voleurs, mes frères ne pouvaient rien faire. Le cousin de mon père avait pris la fuite. Je pleurais à chaudes larmes pour qu'on aide ma famille. Cependant, tout le monde dans le groupe semblait heureux que ce ne soit plus sur eux que les assaillants s'acharnassent. Mon frère David, se considérant comme le responsable de la famille, parvint à se relever et prit une pierre qu'il lança à un des hommes qui frappaient ma mère. Celui-ci tomba et perdit connaissance. Ce qui suscita la colère des autres qui mirent à les frapper. L'un d'entre eux lui coupa le bras gauche à coup de machette. J'étais là, petit enfant qui voyait du sang couler et voir les personnes que je considérais plus fortes que moi pleurer à en perdre la

voix. Ces êtres monstrueux, pour donner une leçon à ma mère d'avoir non seulement un fils albinos et un autre qui voulait se prendre pour un héros, se sont mis à déchirer ses habits avec leurs couteaux et à tour de rôle ils la violèrent.

Une scène horrible, douloureuse, révoltante et surtout effrayante se déroulait sous mes yeux. Elle criait de douleur, mais personne ne l'entendait. Elle pleurait, elle se débattait, mais rien ni personne ne les arrêtait. Après qu'ils aient fini, ils la laissèrent presque morte et inerte. On s'approcha d'elle.. Elle chuchota à mon frère Joseph de me prendre sur le dos et à David de supporter la douleur et de nous en aller une fois qu'elle les aura distraits. J'ai vu dans ses yeux la fatigue de continuer à lutter, son regard était perdu, mais elle

a gardé le sourire en me disant : « Tu seras toujours une lumière et beaucoup t'enverront parce qu'ils ne peuvent pas être toi, je serais toujours là mon fils ». J'ignorais encore l'impact de ses mots dans ma vie ni leur force pour me relever à chaque fois que je tombe.

Dans un effort surhumain, ma mère se releva et se mit à crier comme une folle pour que les rebelles viennent vers elle dans le but de le distraire. Entre temps, elle nous faisait signe de partir. Heureusement, il faisait nuit et nous nous sommes cachés un peu loin de là. Nous ne savions pas que c'était une séparation éternelle d'avec notre mère. Elle se sacrifia pour ses enfants. Les rebelles en arrivant où ma mère était et ne nous y trouvant pas, se sont mis à dire qu'effectivement elle était une sorcière et que moi son fétiche

j'ai fait disparaître mes frères. Malheureusement pour elle, je l'ai laissé et que si elle restait en vie sûrement que je serais revenu et donc il fallait la brûler. Nous étions cachés dans les arbres, mais de loin nous avons vu notre mère brûlée. Elle n'avait même plus de voix pour crier ou était-ce pour elle un soulagement de partir en nous sachant hors de danger ? Je ne saurais le dire. Cette nuit du 29 novembre 1996 ma mère, mon héroïne rendit l'âme pour sauver ses enfants. Racontait cette étape de ma vie est douloureuse, mais je veux que les gens sachent ce que représente vraiment l'amour d'une mère pour ses enfants. Ma mère a été ma seule source d'inspiration dans mes moments difficiles. Aujourd'hui, j'affronte mon albinisme grâce à elle. J'ai eu des moments de remords en pensant que si je n'étais pas albinos, elle serait toujours en vie aujourd'hui. Mes frères m'ont toujours dit qu'à ma naissance elle était tellement contente qu'elle m'appelait « muzungu nusu ». J'étais un cadeau de mon père qui était parti au ciel pendant sa grossesse.

Quelques semaines plus tard, après de longues marches, nous avons trouvé refuge à Shabunda. Impossible d'aller à Idjwi où personne ne connaissait. Orphelins de père et de mère, nous nous sommes soutenus depuis cette période jusqu'à aujourd'hui. Mes frères ont continué à veiller sur moi, David malgré son handicap est resté à la fois un père et une mère pour nous. Rien ne peut remplacer l'amour d'une mère surtout lorsque celle-ci l'a prouvé en donnant sa vie pour sauver celle de ses enfants.

Poèmes

LE MEURTRIER DE LA RUZIZI SONNET POUR KAHASHA

Sur les bords de la Ruzizi
Un soldat rwandais se tapit
Du côté opposé, il aperçut des paisi-
bles cultivateurs
Qu'il prit aussitôt dans son collimateur
Des cultivateurs congolais qui sont
chez eux
Et qui travaillent sans relâche et mieux
Ils ignorent qu'ils sont visés de l'autre
côté
Sans se lasser, et sans stopper
Le soldat sanguinaire les arrosa des
balles
Il se croit au terrain de football sans
balle
Malheur à nos pauvres cultivateurs
congolais
Qui sont victimes de la fureur des
soldats rwandais
Du côté congolais, pas de réaction
aucune
Des tragédies pareilles sont légion et
sans rancune
Il faut absolument appliquer le Rap-
port Mapping
Qui n'est pas à confondre avec un
simple ring.

Par Antoine BISHWEKA CIMENESA

À Kaniola, le mal était sans remède.
Les FDLR écrasaient tout sur leur
passage
Ils rentraient en forêt avec force
bagages
Leur cruauté ne dépasse en rien celle
des Mèdes
Les FDLR se comportent en con-
quérants
Comme ils s'attaquent aux sans armes
Car ils sont des véritables gendarmes
Qui se font passer pour des tirants
Une lueur d'espoir pointe à l'horizon
Le commandant Kahasha aura raison
Il attaque les FDLR et les défait
Kahasha s'empare de leurs comman-
dants
Œil pour œil, dent pour dent
Ainsi le monde est-il fait!

Par BALOLA Ax

L'INVASION SATANIQUE

De l'Uganda, l'APR envahit le Rwanda
Qui avait été armée par Kampala
Habyarimana résiste, mais en vain
Il est tué assoiffé et sans vin
Les Rwandais se livrent à des tueries
de masse
À l'instar des poissons dans une nasse
Les survivants gagnent le Zaïre
Le Pays du majestueux fleuve Zaïre
Les Zaïrois les accueillent à bras
ouverts

Des réfugiés venus démunis et sans
couverts
Cette hospitalité mal vue par l'APR
Qui oblige les Zaïrois à sacrifier leur
chair
L'APR trouve un joli prétexte
Poursuivre les réfugiés au Congo au
mépris des textes
Des réfugiés écrasés tels des simples
vermines
Sans tenir compte de leurs mines
L'APR et ses alliés conquièrent le pays
sans peine
Et ils s'y installent sans gêne
Ils créent le Rassemblement congolais
pour la Démocratie
Qui n'était qu'une véritable oligarchie.

Par BOROTO KUJIRAKWINJA Chris-
tine

LA DÉBÂCLE DE NKUNDA

La MONUSCO aidant, NKUNDA
s'empare de la ville
Ses troupes pillent, tuent et violent
Comme des vulgaires vandales, elles
volent
Des troupes pourtant très fragiles
NKUNDA grommèle, vocifère et
tempête
Il s'attire les foudres de la population
Qui ne souhaite que sa reddition
Et n'allume pas ses lampes tempêtes
Mbudja Mabe réorganise ses troupes
Qui avaient gagné les villages d'alen-
tours
Après avoir mal défini leurs contours
Elles passent à l'offensive en petits
groupes
Les troupes de NKUNDA surprises en
pleine fête

Ne surent à quel saint se vouer
Et comment se sauver
Car elles n'avaient rien dans la tête
Elles prirent mille et un chemins
Tellement la riposte était grande
Et ne provenait pas d'une marine
marchande
La victoire sera transcrite sur un
parchemin
Qui immortalisera à jamais cette
victoire
De l'Armée nationale congolaise
Sur l'Armée rwandaise mal à l'aise
Qui a laissé des hommes sur les trot-
toirs

Par CINAMULA Francis

OU IRAS-TU MERE NGWESHE

Toi que nous ne cessons de pleurer ?
Toi qui héberges les bourreaux incon-
nus,
À cause des guerres qui t'assombris-
sent
À cause des conflits armés que tu ne
sais plus gérer
Où iras-tu femme ?
Toi qui avais engendré tes enfants,
Des enfants en déroute à cause des
guerres à répétition
À cause des étrangers qui t'enflam-
ment
Où iras-tu mère Ngweshe ?
Toi qui ne peux renoncer à ton rôle de
mère
Tu as toujours enfanté et élevé tes
enfants
Où iras-tu Mère Ngweshe ? Où iras-
tu ?

Où iras-tu maman ? Si à cause de la guerre,
Tu jettes le berceau de l'amour
Par grâce, cesseras-tu d'être abattue
Où iras-tu mère Ngweshe ?
Toi dont le pardon n'est plus visible
sur ton terroir,
Où les crépitements des armes
lourdes et légères
Avaient remplacé le tam-tam des
Bangweshe
Où iras-tu ? Où iras-tu vraiment ?
Toi dont les enfants ne jouent plus le
soir
Ne jouent plus allégrement au clair de
lune
Toi Mère qui incarne la coutume
d'antan
Où iras-tu mère consolatrice ?
Toi qui n'as jamais oublié tes enfants
en détresse
Voire ceux qui sont dans l'allégresse
Nos enfants t'imiteront toujours mère
directrice
Où iras-tu mère sans terre arable ?
Toi qui incarnes la coutume de ton
terroir
Toi qui ne cesses de ramener tes en-
fants sur les rails
Toi qui n'as jamais agréé la culture du
diable
Où iras-tu encore mère authentique ?
Toi qui as déjà lancé beaucoup d'en-
fants dans le monde
Toi qui aujourd'hui as des fils en Oc-
cident
Toi qui au décor de la mère, tu n'es
pas antique
Où iras-tu mère des mères ?
Toi qui as surmonté les désastres de la
guerre,
Toi qui n'as pas cédé aux caprices des
ravisseurs

Toi qui demeures chefferie et toujours
mère.

Par GILBERT MAHESHE

LE VENT D'EST

Toute révolution en RD Congo com-
mence par l'Est
Ce vent finit toujours par atteindre
l'Ouest
Les provinces d'Ituri, du Nord et du
Sud-Kivu
Sont tourmentées par les groupes
armés
Des groupes armés assoiffés de sang
Qui pillent, violent et tuent
Et pourtant la population n'est pas
dupe
Elle s'organisera un jour
Pour bouter dehors ces sanguinaires
Rien n'est impossible à la volonté
Qui veut, peut, dit-on !
La population se libèrera
Tôt ou tard

Par NABAMI CLARISSE

L'IGNOMINIE DE SANGE

Le RCD règne en maître au Sud-Kivu
Il est aussi présent au Nord-Kivu
Des paisibles cultivatrices sans souci
À Sange dans la plaine de la Ruzizi
S'adonnent à la récolte des produits
vivriers
Une tache réservée aux ouvriers
Le manioc occupe une place de choix
dans ce lot

Et ces cultivatrices ne travaillent pas
en vase clos
Des éleveurs observent la scène
Ils se moquent de la Sainte Cène
Les paisibles cultivatrices rassemblent
la moisson
Qui est abondante pendant cette
saison
Les éleveurs tuent les paisibles culti-
vatrices
Ils les criblent des balles y compris des
institutrices
Ces meurtriers ne s'arrêtent pas là
Ils feignent que tout se paie ici-bas
Ils répondront tôt ou tard de leurs
actes ignobles
Car ils ne se promènent pas dans un
vignoble
Qu'ils soient maudits pour l'éternité
Étant donné qu'ils ne respectent pas
la fraternité

Par NSIMIRE CIKURU Sandra

LE CARNAGE DE KASIKA

Oh ! Mon Dieu ! Qu'ils sont sauvages
ces rebelles Rwandais
Ils tiraient sur tout ce qui bouge
À Kasika, ils ont versé le sang rouge
Ils ont tué d'innocents Congolais
Les soldats de l'APR et leurs alliés sont
sans blague
Des soldats sans foi ni loi
Qui foulent au pied les vertus des
Bruxellois
Étant donné que leurs consciences
sont vagues
Les Bruxellois sont humains et
démocrates
Les soudards de l'APR sont des aristo-
crates

Sous la conduite de nébuleux du
Lucifer
À Kasika, ils ont tué le roi et éventré
la reine
Prêtres, religieuses, laïcs, tous ont eu
de la peine
Les maudites âmes des soldats l'APR
iront en enfer

Par NTWALI BICINGA Clovis

LES MASSACRES EN RÉPUB- LIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

ô temps belliqueux, ô terre de nos
aïeux
ô nuit douloureuses, ô jour fâcheux
Où des groupes armés ont surgi con-
tre la population congolaise
Au point du jour des bandes des milic-
es opèrent
Au milieu de la nuit elles pillent et
massacrent des innocents,
Elles font des forêts naturelles leurs
sanctuaires,
Pratiquant le braconnage sans réflexe
écologique
Ainsi que le rôle planétaire de la bio-
diversité
Dans la dimension interculturelle.
C'est dès lors que s'enregistrent des
chaos terribles,
Suivis des traitements injustes et
pénibles,
Des pertes en vies humaines de façon
horrible,
Orchestrées par une pénétration mili-
taire étrangère et incompatible,
Avec des menaces qui émeuvent la vie
rurale et urbaine
Comme qui dirait la première bouche-

rie humaine
Telle fut l'indicible peine qui a semé la haine
Et la recrudescence des guerres à l'est du pays dans sa scène.
Au quotidien du Congolais dans des zones rouges ; des assauts répétitifs sèment la peur
À la tendance ardente des envahisseurs ; les oiseaux ne font que se taire
Et soudain s'instaure un nouvel air sous la vague migratoire des agriculteurs ;
Des activités champêtres sont abandonnées par terre
Et les villages à la merci des inactifs
Devenant de plus en plus improductifs
D'où le règne des décennies de famine
Apparaissant angoissante que le paludisme
Qui affecte les vieillards sans ignorer les gamines
Dont leur divertissement se trouve en baignade dans une piscine
Au moment où toute la nation se dit «voilà lointain remonte la guerre»
Ayant tué sans humours nos frères et sœurs,
Laisant mémoire holiste dans nos cœurs,
Par des affrontements qui ne s'achèvent guère,
Avec des répercussions fâcheuses sur les agents de tous les âges,
Dont les sages qualifient de rage,
Car recrutant d'enfant en milices sous leur rouage,
Se faisant orner des viols, assassinats et meurtres comme image,
Inaccessible des routes agricoles pour des malnutris en épidémie mirage.

Demeurons unis pour la marche vers la paix,
Jadis amorcée par le dialogue inter congolais
Renforcée par des coopérations bilatérales sur le fait
Et via l'intégration socio-économique des victimes.

PAR Abel AGANZE BAKENGA

SONNET COLONIALISME ET NÉO-COLONIALISME PATRIOTISME CONGOLAIS

Quand il arriva la saison
Des occupations et des prisons
On entendait des cris criants
Des mots méchants
Des vipères et des vautours
Vinrent obscurcir notre jour
Ils disaient : jetez vos coutumes radiées
À bas les architectes du Nord !
Des sujets n'ont que leurs maîtresses triées
Ils déclaraient : les yeux à terre
Ils disaient : tous à genoux
Les plus obéissants peuvent aller chez nous
Mais pour le pays envahi
Contre l'envahisseur haï
À bas les architectes du Nord !
Chansons chassons les Seigneurs de guerre
Les violeurs et les tueurs en pleurs
Le bon gain du mauvais se trie
Il faut lutter pour sa partie
Il faut libérer ce qu'on aime
Soi-même, soi-même, soi-même

Par Paulin CHIRUME SIMBA

MON ÂME

C'est pour assouvir
Tes soifs, tes désirs
Que je dois chérir
L'art de ton empire.
C'est pour en corvivre
Les temps qui enivrent
Qu'aux lettres et aux livres
Mon être se livre.
C'est pour, enfin, faire
La paix de ma terre
Que ma voix va vers
Les affres de guerre.
Mais ma plume vit un univers sombre ;
Son encre dessine, triste, les ombres.
Mon âme, mon âme, le temps est
lourd,
Mes épaules faiblissent !
Le mal et les affres broient mes jours,
Je me meurs de supplices.
Ô, mon âme ! Mes souvenirs sont
tristes.
Oui, triste est ma mémoire.
En Sylphe, je mène idéaliste
Mon rocher, mon histoire.
Et ma plume profère de lourdes pa-
roles ;
Comme André Gide, inquiéter tel est
mon rôle.
Un jour, je me baladais à l'est du pays
Dans un soleil du soir qui, déjà, cède
au noir.
Et ma peau humait le tendre vent de
ma vie.
Ici est la fut aie ; là-bas est la clairière.
Et les oiseaux roucoulent au bruit des
eaux qui coulent.
Je m'arrête, regarde le ciel puis der-
rière.
Je regarde qui sont morts puis qui
sont vivants.

Je les écoute, tous, en ma plume qu'ils
poussent
À parler aux âges sous cet astre bril-
lant.
Je m'assois troublé sur une souche
vieille,
Je sors alors ma plume,
Ma feuille et l'en crier dans l'univers
assailli
Par le malheur qui fume.
La faim, le noir de la nuit dominant les
toits,
Me rongent les entrailles.
Je reste seul avec la lune dans les bois
Dont les chaleurs s'en aillent.
Et la peur m'y rejoint qui pense à la
machette,
Au sang et aux rebelles. Elle me dit :
<< Oh, non ! Tu n'as point de cachette,
Je t'ai sous ma prunelle.>>
Et ma plume vit un univers sombre ;
Son encre dessine, triste, les ombres.
Ces ombres sont ce malheur qui fume
en mes toits
De faim et de massacre,
Que dessine tous les jours l'absurde
en mes doigts
Et que l'enfer consacre.
Ô mon âme !
Tu me tends encore ton oreille,
Comme je le souhaite.
Tous mes jours à l'est ont été presque
pareils ;
Ils me tordent la tête.
Soudain, me révolte le feu de mon
esprit
Et je dis à la peur
Assise à mes côtés, grâce à ma plume
éprise.

Par Espoir BASIMA AKON



UWEZO AFRIKA INITIATIVE

est une association sans But lucratif (ASBL) de droit congolais qui milite pour un monde équitable où les femmes et les jeunes jouissent de tous leurs droits humains et où ils utilisent les technologies de l'information et de la communication dans les secteurs du développement.

LE CERDHO

est un centre de recherche spécialisé en droits de l'homme et en droit international humanitaire. Il fonctionne en tant qu'une unité de recherche au sein de la faculté de droit de l'Université Catholique de Bukavu.

Cette chronique est réalisée avec l'appui financier de la Coopération Suisse dans le cadre de Requiem pour la paix.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Pour participer au devoir de mémoire en tant que poète, conteur, nouvelliste ou écrivain, veuillez contacter:

TRÉSOR MAHESHE

maheshe.musole@ucbukavu.ac.cd

DOUCE NAMWEZI

uwezoafrikainitiative@gmail.com